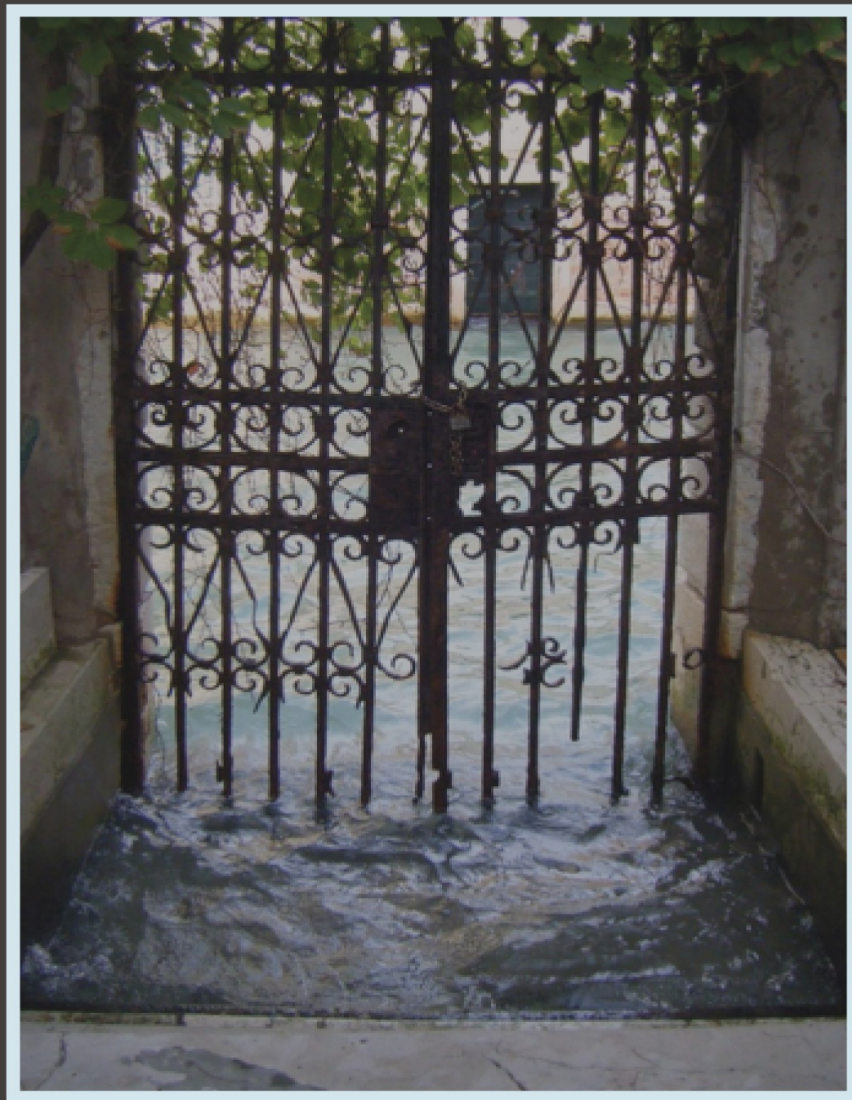


T. MARGAUD

Le Rat de la Sérénissime



T. Margaud

Le Rat de la
Sérénissime

© T. Margaud, 2018

ISBN numérique : 979-10-262-1807-4



Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

1

Or et pourpre. C'est la première vision que j'ai eue de toi, ma ville : dans la lumière scintillante de la lagune, tu m'es apparue, Venise, comme la vision d'un autre monde. Céleste ? Non, certes pas. Je ne croyais pas au paradis. Les premières années de ma vie m'avaient déjà appris à ne plus croire en rien. Juste à acquérir quelques certitudes indélébiles sur la férocité des hommes. Mais les coupoles étincelantes de San Marco où volaient des cohortes d'anges aux ailes d'or caressées par les premiers rayons d'un soleil pâle, la blancheur immaculée des broderies de pierre du palais des Doges créaient l'illusion d'une cité rêvée. Un conte oriental jailli des brumes adriatiques.

J'ai beaucoup voyagé depuis, bien plus souvent et plus loin que la plupart des hommes : aucune autre vision ne provoqua jamais ce heurt dans ma poitrine. Un seul regard et ta main de marbre gantée de velours s'était refermée sur mon cœur. Tu le gardas pour toujours.

Je te contemplais, bouche bée, accroché aux cordages pour ne rien perdre du spectacle. Sur le pont, les matelots s'activaient à la manœuvre, frénétiques, au milieu des centaines d'embarcations qui tout d'un coup peuplaient la mer. Le capitaine Hans, pourtant peu enclin à la légèreté, s'était esclaffé devant mon excitation déchaînée ; ce fut bien la seule fois de ma vie où je me comportais comme ce que j'aurais dû être : un gamin bruyant et rieur, le doigt pointé sur les merveilles incroyables qu'il découvrait. De sa poigne de fer, il m'avait hissé sans effort par le col sur le plat-bord. « Regarde, petit, on ne découvre Venise qu'une seule fois dans sa vie ». Il avait raison mais à chacun de mes retours, j'ai ressenti avec délice un écho de ce premier saisissement, tes doigts délicats effleuraient de nouveau mon cœur pour me rappeler que je ne vivais que par toi.

Le navire traçait un sillon d'écume dans les eaux vertes du bassin San Marco, longeant avec lenteur les Schiavoni où grouillait une foule bariolée. Des milliers de personnes vêtues de couleurs éclatantes se pressaient sur le rivage. Des bleus profonds et ondoyants comme la mer, des verts tendres de prairies au printemps, des jaunes comme des soleils et partout du rouge, des carmins violines aux pourpres flamboyants.

Des femmes aux robes de velours brodées d'or déambulaient en compagnie de cavaliers ruisselants de dentelles. Des hommes aux tenues pesantes de fourrures lustrées, surveillaient les ballots, sacs et barriques qui se déversaient sur les quais, lancés, traînés, tirés par une armée de portefaix. Venise était la première ville d'occident et le spectacle de la lagune où des myriades de barques sillonnaient les eaux pour arracher au ventre des galères leurs tributs imposait sa splendide évidence : en cet endroit battait le cœur du monde.

Hans Magnus porta la main à son tricorne pour saluer un petit homme sec qui s'agitait à terre, les bras battant l'air tels des ailes de moulin. Il daigna commenter : « Viviani, un de mes principaux commanditaires. Il a dû payer un galopin pour nous guetter depuis au moins une semaine. Un bilieux perpétuel... Faut garder les nerfs froids quand des fortunes sont en jeu. A s'étonner qu'il ne soit pas encore mort d'angoisse... »

Mais je ne l'écoutais plus, fasciné par un groupe de longs esquifs aux allures de cygnes. Chacun était manœuvré par un seul homme debout à la poupe qui maniait une longue perche, en appui sur une jambe, l'autre fléchie dans l'effort en un mouvement fluide. L'aura funèbre dégagée par leur coque noire ouvragée formait un contraste saisissant avec les ferronneries rutilantes dont elles étaient ornées, issues d'un bestiaire fantastique de chevaux marins, de tritons et de sirènes. Certains étaient surmontés d'une cage couverte de joncs frais ou voilée d'une fine gaze tissée d'or ou d'argent qui ondulait au vent. Des ombres étincelantes qui glissaient sans crainte entre les grands navires. Je surplombais des sièges ouvragés ornés de gros pompons et de tissus dorés dont les fils torsadés accrochaient les rayons du soleil, sidéré de cette fastueuse bizarrerie comme devant les dames adossées à des coussins de velours rouge où se confondaient les flots soyeux de leurs jupons. Des cailloux brillants ornaient leurs chevelures, échafaudées en complexe édifice. Drôle d'idée, mais ça faisait un bel effet...

Le capitaine me précisa : « gondoles, seul un authentique Vénitien peut les manier. Leur guilde est aussi secrète qu'une secte. » Décidément en verve, il rit. « Comme les tiens. » Pendant les premiers temps, dans mon esprit, les gondoles furent réservées aux gens qui arboraient des perles et des diamants ou à tout le moins de la soie, du velours et des fourrures. Quelle joie quand Salvatore me fit asseoir sur ces mêmes coussins pour remonter le

Grand Canal jusqu'à Rialto. Je faillis en crever de fierté ce soir-là, même si je suis certain à présent que l'animal imprima un balancement superflu pour m'infliger la nausée.

La cloche d'une haute tour de briques surmontée d'un ange doré se mit à sonner, grave et lente, au moment où nous longions la piazzetta pour rejoindre la Pointe de la Douane. Le capitaine se raidit :

« La Maléfique !

— Mauvais présage. A ses côtés, le maître d'équipage cracha dans la mer : je n'aime pas l'entendre mais je la préfère encore au retour qu'au départ. Elle porte malheur.

— À ce qu'on dit. Pour sûr, je ne prendrais jamais la mer en l'entendant sonner. »

Le capitaine fixait, le regard morose, une estrade drapée de noir, entre deux hautes colonnes surmontées chacune de bêtes étranges, entourées d'une marée humaine. J'appris par la suite qu'il s'agissait des deux animaux compagnons des saints protecteurs de la cité, un curieux crocodile chimérique associé à l'antique San Todaro et le lion ailé de San Marco qui lui avait succédé comme patron de la cité. Il plissa les yeux pour mieux observer les mouvements de la foule qui se tournait vers les balcons du palais où une silhouette pourpre se tenait entre deux colonnes de porphyre. « Humm... Le gibier doit être d'importance, le doge lui-même assiste à l'exécution. » Il se tourna, agacé, vers le pilote monté à bord à l'entrée de la lagune pour nous guider car les chenaux d'accès restaient un secret bien gardé. « Eh bien, par San Marco, on y va ? J'ai hâte de toucher les Zattere. Avec ce satané gel de la Baltique, j'ai cinq mois de mer dans les pattes ! »

L'autre haussa les épaules, fataliste. « Encore faudrait-il pouvoir bouger ! »

Car l'incroyable cohue qui régnait sur les eaux de l'Adriatique s'était figée, les embarcations légères dansant sur place. Les gondoles ne nageaient plus. Elles s'étaient retournées vers la piazza, aimantées par le son lugubre de la cloche. Les équipages manœuvraient au ralenti, leurs marins cramponnés à la mâture ou plantés sur les ponts. Plus un cri. Pas une interpellation. Tous fixaient l'échafaud où j'apercevais par intermittence le profil massif d'un homme tout de cuir vêtu, les bras croisés. Il me sembla voir flotter la longue soutane d'un prêtre. Il y eut un mouvement dans la

masse des corps agrégés au sein de laquelle se confondit le cortège solennel qui avait traversé la piazza telle une traînée sanglante. Les plaintes des mouettes déchiraient l'espace liquide en réponse au timbre grave qui annonçait la mort.

Soudain, la foule frémit et le bruit de sa rumeur fila sur le vent. Au-dessus des têtes, je vis tournoyer la lame d'une longue hache où miroitaient les rayons du soleil. Un soupir s'exhala sur terre comme sur les eaux lorsqu'elle réapparut, dessinant un arc pourpre dans la lumière de sa trajectoire. La Maléfique avait cessé de battre. Le glacial enchantement fut rompu en un clin d'œil. Tous reprirent leurs activités et la lagune résonna à nouveau d'imprécations et d'avertissements.

Notre navire piquait à présent parmi d'énormes galéaces et de gigantesques radeaux couverts de troncs d'arbres vers les Zattere où l'attendait déjà messire Viviani gesticulant aux côtés de deux individus aux mines roides, munis d'épais registres. Il n'avait pas pris le temps de contempler l'exécution. Celle de son contrat lui importait bien davantage. Le capitaine me fit redescendre, sans souci de rompre le col de ma chemise qui pourtant ne tenait plus qu'à un fil. « Retiens la leçon, petit. On vit très bien à Venise mais on y meurt aussi très vite... »

Je le toisai de toute ma hauteur, ce qui m'obligea à renverser la tête. « On meurt très vite partout, capitaine, mais en vivant beaucoup moins bien. »

Il esquissa un sourire amer, en lissant sa barbe noire aux reflets de feu. « Possible, moucheron. »

Puis il retrouva instantanément sa raideur coutumière. Les contrôleurs et percepteurs de taxes de la Sérénissime montaient à bord. « Toujours aussi rapides, ces foutus corbeaux de la Table de mer pour exiger les droits d'octroi ! » Il se pencha vers moi. « Te voilà rendu. Tu voulais venir à Venise. Tu y es. Que Dieu ou le Diable t'assistent. Ne dit-on pas que c'est le Diable qui aide tes semblables ? »

Je haussai les épaules et me détournai pour rejoindre la passerelle.

« Attends ! Tu oublierais ta solde ? »

Stupéfait, je regardai tomber dans ma main vingt piécettes d'argent que le maître d'équipage me compta à regret.

« Il ne sera pas dit que le capitaine Magnus ne paie pas ses hommes. Tu ne pèses pas lourd mais tu nous as sauvés dans le golfe de Gascogne.

Quelque chose me dit que nous sommes appelés à nous revoir. N'oublie pas que tu as une dette envers moi. Comme moi, j'en avais une vis-à-vis de Joaquin. »

J'acquiesçai de la tête. Je n'avais pas alors assez de mots dans mon vocabulaire pour exprimer pensées ou sentiments. Il me faut admettre aussi que j'avais très peu des unes comme des autres. Je survivais grâce à mes seuls instincts.

Je débarquai à Venise sur la fondamenta dei Nani une fin de mars de ce flamboyant seizième siècle. Cela, je ne le sus que bien plus tard. Je suis né dans une campagne au fond de la Saxe. Quelques cahutes de torchis et de bois regroupées en un misérable hameau. Deux des cabanes pouvaient s'enorgueillir d'étroites fenêtres recouvertes d'une vessie de porc. Le sol n'était que boue. Lorsque j'évoque ces détails, Sofronia refuse de me croire, elle qui passe des heures à lustrer le terrazzo du salon aussi brillant que le pavage de San Marco. Elle affirme que de bons chrétiens ne vivent pas dans la merde. Je souris. La plus acharnée des ménagères ne serait jamais parvenue à maintenir son intérieur propre dans ces conditions.

Nous vivions près de nos bêtes, séparés par une cloison de roseaux. Leurs déjections venaient se mélanger aux nôtres dans une fange spongieuse où s'ébattaient les nourrissons. Les plus débrouillards disposaient de quelque grossier mobilier. Les autres bâfraient avec leurs doigts la bouillie de gruau agrémentée de choux accroupis devant l'âtre, des écuelles de bois sur les genoux. La nuit venue, ils s'entassaient tous sur une paille jetée dans un coin. Certains, comme mon grand-père, jouissaient du luxe d'un apprentis surélevé au-dessus du bétail pour profiter de sa chaleur où on accédait en grimpant une échelle branlante.

Des quelques années dont je me souviens domine une constante impression de froid humide venu des montagnes. En hiver un gel intense, des pluies diluviennes au printemps et en automne. En été, de violents orages qui dévastaient tout sur leur passage. Rien ne pouvait être préservé. Garder les grains (du moins ceux que l'intendant et l'abbé avaient bien voulu laisser) jusqu'à la prochaine récolte s'avérait une lutte de chaque instant. Nous étions rarement vainqueurs.

On avait toujours faim, à l'exception de quelques occasions où on pouvait faire ripaille jusqu'à s'en crever la panse quand on trouvait les cadavres

d'animaux. Les tuer nous-mêmes, il n'en était pas question. Et nous regardions, les entrailles tordues, passer des troupeaux de cervidés à l'orée du bois sans oser y toucher. « Mon Dieu, faite qu'un d'entre eux soit blessé ou crève en mettant bas » priait à mi-voix ma grand-mère. Car telle était la loi du seigneur : dans sa grande bonté, il nous autorisait à prélever les parts saines des bêtes trouvées mortes, après constat du garde-chasse qui mettait un malin plaisir à retarder sa venue.

Une fois, l'un d'entre les serfs s'est révolté. Une bête pourrissait dans une étable du village. On attendait l'aval de l'intendant et tous rêvaient, les yeux brillants de convoitise, les narines frémissantes par anticipation de l'odeur de viande grillée. L'enfant de Lucas n'en pouvait plus de gémir et de trembler. C'était le dernier survivant de la fratrie. Il a pris un couteau pour découper un petit morceau. Il fallut moins d'une heure à messer Dörner pour constater le larcin et obtenir le nom du coupable. Mon grand-père, chef de cette piteuse communauté, eut beau implorer la clémence. Lucas eut la main tranchée et son fils ne passa pas l'automne. De toute manière il n'aurait pas franchi l'hiver.

2

Je marche le long d'un canal sillonné par des barques surchargées de paniers d'osier et de sacs. L'un d'entre eux a crevé, un nuage blanc s'en échappe pour flotter sur l'eau. Le batelier chante d'une belle voix cuivrée tout en maniant sa perche d'une main nonchalante. Mais quel est cet endroit où on laisse se perdre si belle farine ? Y est-on riche au point de dédaigner de parer à un tel gaspillage ? Les gens courent et se hâtent tout en se saluant à grands coups de chapeaux ou d'accolades. Sur terre et sur l'eau, on s'interpelle, on s'injurie, on rit, on s'embrasse. Moi qui viens d'un monde où le temps restait immobile et où la parole se comptait aussi parcimonieusement que les grains, je suis abasourdi devant tant d'aimable volubilité. Se connaissent-ils donc tous ? Des torrents de mots incompréhensibles baignent mes oreilles d'harmonieuses mélodies loin des sons âpres de mon passé. Bousculé de toutes parts, je m'assieds sur les marches humides (ciel ! des escaliers de pierre blanche pour descendre dans l'eau ?) afin de pouvoir contempler sans risque les façades des maisons ornées de peintures éclatantes ou de mosaïques colorées. Trois à quatre hauteurs ! Chacun ici serait-il un seigneur doté de son château ? Et ces grandes ouvertures dotées de petits ronds transparents ! Des habitants se tiennent suspendus au-dessus de l'eau sur des balcons de pierre ouvragés échangeant à grands cris avec des vendeurs juchés sur les barques vers lesquels ils font descendre des paniers au bout d'une corde.

Je veux rejoindre l'endroit magnifique aperçu du navire encore qu'à présent tout me paraisse splendide. Les marins m'ont dit qu'il n'existait qu'un seul passage pour franchir le Grand Canal. Je suis doté d'un excellent sens de l'orientation que mes séjours en forêt ont puissamment développé. Une des innombrables conditions qui ont présidé à ma survie improbable. Je dois décrire une boucle pour trouver le pont du Rialto. En principe un jeu pour moi sauf que les rues n'obéissent à aucune logique et s'avèrent plus impénétrables que les buissons de ma forêt. Un obscur boyau mène sur une vaste place insoupçonnée à quelques pas puis, quand je me retourne, il a